

Patrick Lépine

# Le Mordoré





## Premier Chapitre

En ce début de mois juin, il faisait une chaleur torride. Les prévisionnistes météo pensaient que cela pouvait durer jusqu'à mi-juillet. Temps idéal pour les vacanciers, un peu moins pour ceux qui devaient se rendre au boulot chaque matin. Léa et Lucas venaient de terminer leur séance d'entraînement et, après une bonne douche, ils se retrouvaient assis sur les marches de la salle de sport.

– Dis-moi Léa, tu serais partante pour une virée au bord de la mer ? En décollant tôt demain matin, on se baigne avant midi. Et ce soir, on se retrouve en ville pour siroter quelque chose de frais et manger un morceau.

– Comment refuser un tel programme ! ? Je passe à mon appartement me changer et rendez-vous à 20 h 00 devant les cinémas !

– C'est vendu ! À tout à l'heure.

La chaleur moite recouvrait cette petite ville de province réputée pour sa porcelaine et, depuis quelques années, pour son club de basket. Ville tranquille, appréciée par ses habitants pour la beauté de la campagne environnante et les nombreux sites à découvrir, au fil des randonnées pédestres ou cyclistes, encore épargnée par la vie trépidante des grands centres urbains... Mais pour combien de temps ?

Vendredi, 19 h 30 ; une douche bien froide, des vêtements légers et me voilà parti. Il y a beaucoup de monde dans les rues, aux terrasses des cafés et, pourtant, la circulation reste fluide. Je n'ai aucun mal à trouver une place pour me garer.

Dix minutes d'attente sur un banc de pierre et Léa se profile au coin de la rue, vêtue d'un pantalon seyant et d'un polo légèrement décolleté ; j'admire sa silhouette féline.

– Tu as soif ?

– Oui, installons-nous à la terrasse du glacier !

Le temps de commander et deux jus de fruits bien frais s'offrent à nous. Le week-end s'annonce sous les meilleurs auspices. Nous regardons, d'un air complice, passer les gens ; tous différents et, pourtant, si semblables. Au bout d'un moment, ayant fini notre boisson, nous décidons de descendre vers le quartier de la cathédrale, afin de manger quelque chose. À pied, un quart d'heure suffit. Notre choix se porte sur

la crêperie. Assis à l'extérieur, nous commandons ; Léa, une gaufre, malgré la chaleur, et moi une énorme glace. Nous dégustons lentement, tout en organisant la journée du lendemain. Une heure plus tard, nous réglons l'addition et décidons de flâner dans les rues alentour avant de rentrer. Nos pas nous amènent devant la cathédrale. Magnifique édifice religieux orné de nombreuses gargouilles, elle attire des quantités de visiteurs. Mais la nuit vient de tomber et les pèlerins sont rares. Arrivés à l'angle sud, nous sommes brusquement bousculés par trois individus, qui s'enfuient en courant.

– Vous pourriez vous excuser ! s'exclame Léa. C'est vraiment n'importe quoi ! On peut s'amuser en respectant les autres.

– Tu as raison. Enfin, il n'y a pas de mal ! Peut-être ont-ils abusé des boissons alcoolisées... Allez, continuons !

Nous tournons en direction du Jardin de l'Évêché. Devant les grilles, fermées à cette heure tardive, une jeune femme est assise à terre, l'air songeur.

– Bonsoir, tout va bien ?

– Pas vraiment... Je discutais tranquillement avec trois jeunes et, brusquement, ils se sont enfuis en courant. C'est alors que j'ai constaté la disparition d'un objet absolument indispensable pour rentrer chez moi. Il s'agit d'une petite plaque en carbone contenant des clés chiffrées.

– Je comprends, dit Lucas. Il existe des services de dépannage fonctionnant 24 heures/24 et 7 jours/7. Un bon serrurier résoudra rapidement votre problème. Si vous le souhaitez, nous pouvons vous accompagner au commissariat de police afin de déposer plainte et de trouver l'adresse d'un artisan disponible. Ainsi, vous pourrez rentrer chez vous et oublier ce regrettable incident.

– C'est très aimable à vous mais, malheureusement, je n'habite pas en ville.

– Qu'importe si vous habitez en banlieue, nous proposons de vous accompagner.

– Je n'habite ni en banlieue, ni dans votre pays.

– Vous êtes une touriste de passage ? Pays francophone, je suppose, car vous parlez parfaitement notre langue.

– J'ai la chance de m'exprimer dans de nombreuses langues sans l'ombre d'un accent. J'arrive d'un pays où les températures sont glaciales ; l'Antarctique, si vous voyez ce que je veux dire. J'appartiens au Peuple des Glaces. Mon avion furtif est en position géostationnaire au-dessus du pôle, situé non loin d'ici. Bien entendu, il est invisible et indétectable. Nous vivons heureux au sein de la banquise, au plus profond des icebergs. Des villages entiers, construits sous les parties montagneuses, abritent nos familles. Notre communauté est pacifique. Nous ignorons les conflits. Le Conseil des Anciens règle tous les litiges. Malheureusement, certains transgressent toujours les

lois, alors ils sont punis et bannis de notre société. Je suis à la recherche d'un groupe qui aurait investi votre région.

Elle avait cessé de parler. Cette jeune femme était vraiment très belle. Elle portait des vêtements de grande qualité et, surtout, des chaussures en peau d'une finesse remarquable. Mais ce qui attirait avant tout l'attention, c'étaient les gants qui recouvraient ses mains ; ils s'arrêtaient à mi-phalanges et celui de la main droite était recouvert par un fer à cheval, garni de pierres précieuses.

– Pensez-vous que ces gens puissent représenter un danger pour la population de notre ville ? demande Léa.

– Absolument ! Certains bannis sont prêts au pire pour annexer de nouveaux territoires. La seule chose qui les freine, pour l'instant, c'est la chaleur ; ils sont incapables de sortir le jour et, la nuit, leur activité est limitée. Au-delà de quelques heures, ils doivent impérativement retrouver une température très proche de 0 degré, sous peine de se liquéfier. Cependant, leurs connaissances technologiques avancées devraient leur permettre de résoudre ce problème rapidement. À partir de là, ils pourront envahir votre pays, et bien d'autres, de façon inéluctable.

– C'est effrayant !

– D'accord avec vous. C'est pourquoi je dois les trouver rapidement et, surtout, les neutraliser. Je vais

avoir besoin de votre aide.

– Vous l'avez. Mais que pouvons-nous faire ?

– En premier lieu, je dois récupérer l'objet dérobé. Je connais mal vos us et coutumes et encore moins votre ville. Par où commençons-nous ?

– Faisons le tour des bars branchés ! Certains zonards y finissent la nuit. Serez-vous capable de les reconnaître ?

– Sans aucun doute. Leurs mains sont garnies de tatouages représentant des têtes de mort, transpercées d'une flèche sanguinolente.

– Très rassurant ! remarque Léa.

– N'ayez aucune inquiétude ! J'ai des arguments de poids pour convaincre les plus coriaces.

– Si vous le dites... Commençons par le Champ de Juillet et les rues adjacentes ! Mais, au fait, quel est votre nom ?

– Je me nomme Glacisse, et vous ?

– Lucas et Léa. Maintenant que les présentations sont faites, au boulot !

Dans les deux premiers bars, aucune trace des agresseurs. Nous venons de pénétrer dans un troisième débit de boissons, faisant office de boîte de nuit. Sur une petite estrade, trois musiciens jouent une musique latino. Autour du bar, de nombreux consommateurs. Certains semblent saturés d'alcool et tiennent à peine debout. Une petite table s'offre à nous. Nous commandons deux cafés, aussitôt servis

par une personne très légèrement vêtue. Glacisse ne prend rien, se contentant de scruter la salle en silence.

– Ils sont là, dit-elle calmement.

– Tu es sûre ? demanda Lucas.

– Quasiment. Je dois cependant voir leurs mains. Vous venez avec moi ?

– C'est parti !

Le trio se dirige vers un groupe de jeunes portant capuches et parlant bruyamment. Les tatouages sont bien imprimés sur leur peau.

Le plus proche sent une main se poser sur son épaule ; il fait volte-face et toise Glacisse d'un regard méprisant.

– Alors jeune homme... C'est pas bien de voler les jeunes filles dans la rue !

– Les gars, regardez cette meuf ! On se connaît pas et elle m'accuse de je ne sais pas quoi. Retourne chez ta mère avant que je m'énerve !

– Tout à l'heure, devant la Cathédrale, alors que nous parlions, brusquement, vous avez pris la fuite après m'avoir dérobé un objet auquel je tiens énormément.

– Pas vrai ! Si t'insistes, tu vas te faire massacrer, comme les deux rigolos qui t'accompagnent.

Les quatre costauds venaient de se lever, prêts à en découdre. Il s'agissait de réfléchir vite et bien. Inutile de se retrouver à l'hosto.

– Écoutez les gars ! dit Lucas. Il y a peut-être une erreur. Dans ce cas, veuillez nous excuser !

– Trop facile ! dit le plus petit d'entre eux en sortant

une lame. Faut pas nous chercher... Croyez-moi ! vous allez danser.

– Calmez-vous ! clame soudain le patron des lieux. Ici, pas de bagarres ! Vos comptes, vous les réglez dehors, sinon j'appelle la police. Le jeune homme et ses deux amies sortent d'abord, les autres, dans cinq minutes ; ainsi, vous aurez le temps de réfléchir.

La rue est déserte. La douceur de la nuit invite au calme. La tension tombe peu à peu. Nous marchons lentement, en silence. L'incident presque oublié, nous tournons le coin de la rue quand, soudain, d'inquiétantes silhouettes apparaissent. L'homme à la capuche s'avance vers nous, suivi de près par ses comparses.

– Alors les comiques, vous pensiez que j'allais laisser tomber ? Des excuses, j'en veux pas, on va régler les choses à ma façon.

Il venait à nouveau de sortir son couteau, qu'il manipulait avec beaucoup d'adresse, soutenu par ses acolytes au sourire goguenard.

– Vous avez pas voulu danser dans le bar, sauvés par le patron... Ben, là, vous êtes seuls. Je m'occupe du mec et, après, on fait valser les filles.

– C'est dommage que l'on ne puisse pas discuter ! Enfin, c'est toi qui décides, dit Lucas.

– Un peu que je décide ! dit-il en avançant brusquement.

Mais Lucas, habitué des tatamis, esquive le coup

avec souplesse. L'assaillant, après avoir frappé dans le vide à plusieurs reprises, commence à perdre son sang-froid.

– Vous voyez les gars comme il danse bien ! ? Va falloir qu'il danse encore plus vite. Allez ! on s'y met tous.

La situation se complique. Au karaté, les coups ne sont jamais portés, trop dangereux, mais là c'est différent... Le premier loubard, un petit râblé au cou de taureau, se retrouve à genoux, le nez éclaté. Un autre, déjà à terre, tente de retrouver ses esprits. Le troisième aura du mal à marcher pendant quelque temps, vu l'angle pris par sa jambe. Il n'en reste que deux ; l'homme à la capuche et un gros malabar d'au moins deux mètres.

Les filles n'ont pas bougé. Lucas reprend son souffle. Les deux autres semblent quelque peu interloqués. C'est le moment que choisit « nez cassé » pour agir. Sa corpulence cache une grande souplesse ; rapidement en appui sur ses jambes musculeuses, il vient de lancer un poignard, avec force et précision. Simultanément, Glacisse dirige sa main droite en direction de l'arme ; un éclair surgit, brisant la lame en deux morceaux, qui tombent aux pieds de Lucas, médusé.

– P... ! C'est qui cette meuf ! ? s'exclame nez cassé. Moi je me barre ! Dit-il en ramassant les éclopés. Ses deux comparses lui emboîtent le pas.

– Pas si vite, restez où vous êtes ! ordonne notre

nouvelle amie. J'ai quelques questions à vous poser. Vous m'avez volé un objet que je souhaite récupérer. Rendez-le et je vous laisse partir.

– On l'a vendu.

– Vous ne perdez pas de temps... Puis-je connaître le nom de l'acheteur ?

– Il s'appelle Barnabé, un caïd de la banlieue nord. Tous les soirs, il descend en ville avec sa bande, dans le bar où on était.

– Je dois donc attendre ce soir pour récupérer mon bien...

– Attention petite dame ! Barnabé c'est une brute sadique. Rien ne l'arrête et il se fera un plaisir de vous pulvériser.

– N'ayez crainte ! Dans mon pays, j'ai affronté des adversaires autrement plus dangereux. Et puis, je suis bien équipée.

– Bonne chance à vous ! disent les loubards en s'éloignant.

Le calme règne à nouveau dans la rue. Les volets des maisons sont clos et les grilles des commerces de nuit fermées. Un semblant de fraîcheur apporte un peu d'apaisement, après cet épisode agité. Nos trois amis décident de rentrer pour un repos mérité. Glacisse sera hébergée chez Lucas, qui possède une maison en proche banlieue, à l'abri des regards indiscrets. 06 h 00 viennent de sonner à la pendule du salon lorsqu'une ombre se dessine sur la porte

d'entrée. Deux coups brefs sont tapés au carreau...

– Qui est là ?

– C'est Madame Costa, votre voisine.

Encore elle... la pipelette du quartier ; gentille mais très envahissante. Elle repasse mon linge de temps en temps et fait un peu de ménage. Veuve depuis peu, sans enfant, la cinquantaine, elle surveille tout ce qui bouge. J'ouvre, elle entre.

– Monsieur Lucas, j'étais inquiète. Vous voir partir, revenir, avec tout ce qui se passe de nos jours... Elles sont bien mignonnes vos petites amies !

– Ce ne sont pas de petites amies, Madame Costa. Ce sont des amies, tout simplement.

– Ben voyons ! Je passe tout à l'heure pour le ménage, comme d'habitude.

– Non Madame Costa. Ni tout à l'heure, ni dimanche ; on verra lundi. Maintenant, nous souhaitons nous reposer après une nuit blanche.

– Bien jeunes gens. Profitez ! c'est de votre âge, dit-elle d'un air coquin en tournant les talons.

Léa pouffe de rire.

– Elle est super ta voisine. Je crois qu'elle est amoureuse.

– Bon, finie la plaisanterie ! Nous avons du boulot et peu de temps. Un peu de sommeil afin de récupérer et je propose de nous retrouver vers midi, place de la République.

– Entendu ! À tout à l'heure.



## Deuxième Chapitre

08 h 00 du matin ; cellule de crise au siège de la police. Le commissaire Bedell et ses adjoints sont réunis.

– C'est la cinquième disparition en quinze jours ; cinq enfants sans histoire, venant d'horizons différents, volatilisés, et toujours aucun indice. J'ai eu le préfet au téléphone, lui-même tancé par le ministre, il réclame des résultats.

– Des résultats... Des résultats, tout le monde en veut. Nous sommes sur la brèche depuis deux semaines et toujours rien. Cinq disparus ; cinq garçons, même lycée, âge identique, familles plutôt à l'aise financièrement sans, pour autant, être riches. Difficile de cerner le mobile. Pas de témoin ; les camarades de classe n'ont rien vu, rien remarqué de particulier dans le comportement de leurs copains. Les profs interrogés sont abasourdis ; que des bons élèves... Alors, pourquoi eux ?

Ainsi venait de s'exprimer l'inspecteur Dulux,

cinquante ans, un vieux de la vieille.

– Je sais, rien n'est facile. Cependant, nous ne devons négliger aucun élément, aussi minime soit-il. Je compte sur vous et suis à votre écoute 24 heures/24. Nous devons impérativement avancer ; tout l'appui logistique de notre cellule est à votre disposition. Allez les gars, courage ! Et tout le monde sur le pont.

Au même instant, au plus profond des sous-sols de la ville, des dizaines de personnages étranges s'affairent dans une atmosphère glaciale et silencieuse. Il y a là des krills, des bélougas et des léopards de mer, tous des bannis qui ne rêvent que de conquêtes ; les uns pacifiques, les autres sans pitié. Dans un endroit retiré, au calme, réunion au sommet autour de Tacrus, l'élus des krills. Bien que banni, c'est un modéré. Éloigné du Monde des Glaces par le grand sage Euphasia, il rêve de liberté sur d'autres continents, mais d'une façon paisible. Pour cela, il est urgent de trouver un processus permettant à leur corps de conserver une température autour de 0 degré, quelles que soient les conditions climatiques. L'autonomie actuelle est de dix heures ; au-delà, passage obligatoire en chambre froide pour une durée de trois heures. Si le cycle n'est pas respecté, l'individu se liquéfie très rapidement et disparaît.

– Nous faisons tourner notre générateur de froid à plein régime, mais cela s'avère insuffisant. Les nouvelles chambres de conditionnement sont

maintenant équipées avec le mélange air froid et azote liquide. Les tests sont concluants. Nous pouvons contenir, pendant vingt-quatre heures, les méfaits de la chaleur ; au-delà, une régénération est nécessaire, pour une durée de deux heures seulement. Nous étudions actuellement un appareil individuel, mais son élaboration devrait prendre de longues semaines. Si l'un d'entre vous a des suggestions, je suis prêt à l'entendre.

Leptonyx, représentant des léopards de mer, prend la parole.

– Tacrus, tu sais combien je respecte ta sagesse. Pourtant, il me semble que tu as omis une piste importante.

– Laquelle ?

– Tu sais fort bien que ta solution est provisoire et contraignante. Nous devons sans cesse nous déplacer revêtus de costumes spéciaux, risquant de nous faire remarquer par les autorités ; plus particulièrement, par la police. Il serait pourtant si simple de fabriquer une sorte de vaccin...

– Un vaccin ! ?

– Moi, Leptonyx, et mes fidèles, sommes capables de le mettre au point. Pour cela, quelques jeunes humains suffisent. En modifiant leur métabolisme par étapes successives, selon un processus déjà établi, dans deux semaines, tout sera prêt. Nous serons alors en mesure de conquérir ce nouveau monde et de le

modeler à notre convenance. Depuis la nuit des temps, les conquêtes ont fait leur nid sur d'indispensables sacrifices. J'ai pris l'initiative de collecter le produit de base ; cinq jeunes garçons sont enfermés dans une chambre de transit. Il s'agit de la première étape ; température, 10 degrés. Dans cinq jours, 5 degrés et, les cinq jours suivants, 0 degré. Les jeunes cobayes sont habillés normalement, afin que leur corps s'habitue progressivement au changement de température. La dernière étape sera cruciale. En effet, nous descendrons à -5 degrés et diffuserons de l'azote liquide, mélangé au gaz des profondeurs. À ce stade, nous pouvons garantir un résultat à 100 %. La modification du métabolisme servira de support à l'élaboration du vaccin, à partir du plasma. Nos techniques éprouvées permettront de produire à grande échelle, sous une semaine. Malheureusement, les dommages collatéraux ne pourront être évités, les cinq cobayes ne résisteront pas aux épreuves. Comme on dit dans ce pays, on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs.

– C'est monstrueux ! s'exclame Tacrus. En tant que représentant de nos communautés, il m'est impossible de cautionner ces meurtres programmés.

– Pourtant...

– Silence Leptonyx ! Tu es irresponsable et dangereux. À partir de ce jour, tu feras l'objet, ainsi que tes comparses, d'une surveillance rapprochée. Les bélougas, représentés par Delphiptérus, s'en chargeront. Dernière

chose, et non la moindre, les cinq garçons seront relâchés dans l'heure.

– Que ta volonté soit respectée, dit Leptonyx avant de s'éloigner, le front plissé et l'œil mauvais.

Midi ; place de la République. Lucas bâille encore lorsque Léa lui tape sur l'épaule.

– Pile à l'heure. Quoi de neuf ?

– Peu de chose. J'ai parcouru le journal ce matin, toujours la même rengaine ; les grèves, les incendies, les vacances et la canicule. Inquiétant, par contre, l'enlèvement d'un cinquième garçon. Sinon j'ai rendez-vous, suite à notre aventure de cette nuit, avec l'inspecteur Dulux, un ami de mon père. Tu viens avec moi. Bien entendu, pour l'instant, pas un mot sur Glacisse.

12 h 30 ; Café de la Gare.

– Salut les jeunes ! J'ai pris la liberté de commander trois jambons beurre avec coca et bière. Asseyons-nous pour discuter.

Présentations faites, Lucas raconte en détail l'altercation de la nuit précédente, en omettant l'intervention de Glacisse. Pendant ce temps, Léa, silencieuse, détaille avec curiosité l'inspecteur. Grand, sportif, la cinquantaine, cheveux coupés court, tempes grisonnantes, yeux bleus, costard impeccable ; une vraie gravure de mode. À en croire le père de Lucas,

un type efficace.

– Les jeunes que tu viens de me décrire n'ont rien de particulier, les tenues vestimentaires extra-larges sont monnaie courante, même avec capuche... et même en été. Votre agression s'est déroulée dans un périmètre fréquenté par des marginaux pour lesquels nous ne déplorons, à ce jour, aucun incident majeur. Je ne nie pas certains petits trafics... peut-être quelques grammes de drogue, de l'alcool, évidemment, mais rien de plus. Certains collaborent volontiers avec nos services en cas de vol ou de bagarre, nous pardonnons alors quelques écarts de conduite ; c'est la règle. Si tu les revois, n'hésite pas à m'en parler. Pour l'heure, j'ai un quintuple enlèvement à résoudre. Ce n'est pas une mince affaire, les indices sont inexistants.

– Les disparus fréquentaient bien un lycée situé dans un périmètre proche de la cathédrale ? demande Léa.

– Effectivement.

– Et si nos agresseurs étaient également des kidnappeurs...

– Rien ne permet, à l'heure actuelle, d'envisager une telle hypothèse. Lors des disparitions, les copains des victimes n'ont rien remarqué d'anormal. Cependant, il serait peut-être utile de les revoir pour confirmation. Je me propose d'effectuer cette démarche dans la journée. Je vous tiens au courant. Voici ma carte. À très bientôt.

– Ce type a l'air sérieux, soupire Léa. Nous allons lui donner un coup de main. Au fait, Glacisse nous a